

Arnaud Cathrine

Three times

CHRISTIANIA¹

1881

Il est dix-huit heures passées et je m'éloigne de l'usine.

L'hiver a relancé son œuvre dévastatrice : une fille de trente ans qui travaillait avec moi est morte d'une hémorragie pulmonaire la nuit dernière. Pas une famille de Christiania qui ne soit touchée par la tuberculose. Au suivant, suivante, qui ? Peut-être moi... Je surveille ma toux, je prends garde au moindre accès de fièvre. La menace est partout, sans visage. Au suivant. Suivante. Qui.

Ayant – comme toutes les filles de l'usine – les mains brûlées par le phosphore à force d'assembler des boîtes d'allumettes, je profite de l'hiver pour dissimuler mes doigts sous les gants neufs que Johanne m'a offerts. Je me suis habituée à la douleur ; au soir, j'applique de la graisse et je m'efforce de penser à autre chose, même si c'est souvent difficile. En revanche, le regard des gens me meurtrit toujours autant. Et surtout celui des hommes. Je vois bien leurs yeux qui vont pour me toiser de haut en bas mais s'arrêtent à l'endroit des mille brûlures sur mes doigts et

¹ Ancien nom d'Oslo.

s'en détournent avec un froncement de sourcils dégoûté... Edvard n'a rien vu la première fois. Il m'a offert un verre et il est resté arrimé à mon visage. Mes mains se tordaient sous la table et je n'osais trop saisir mon verre pour le porter à ma bouche de crainte qu'il ne découvre les deux entailles au bout de mes bras. Le deuxième soir, je l'ai fait monter chez moi, je ne sais pas ce qui m'a pris, je me sentais seule à crever sans doute ; il s'est assis à côté de moi, nous ne nous sommes rien dit et je me suis blottie dans ses bras. Sans que j'aie eu à m'excuser d'avoir des mains aussi affreuses, il les a serrées en m'adressant un sourire rassurant. Cela m'a rappelé Christian qui s'était montré tout aussi aimant et compréhensif. Mais les hommes ne sont pas tous comme ça. Il y a en des tas qui ne voudraient pas de moi. Parfois, je me dis que je finirai seule, avec deux branches mortes pour couronner mes tristes manches.

Dans la nuit tombante, on ne distingue pas les contours élimés de mon manteau. J'emprunte la rue Karl Johan où viennent se promener les bourgeois et je pourrais très bien être de ces femmes élégantes de la *Borgerskap*² qui paradedent aux bras de leurs maris, la tête légère, tout juste occupées à profiter de l'orchestre militaire qui joue le dimanche. Comme je travaille depuis six heures du matin, je dois avoir de méchantes cernes mais on ne les voit pas non plus. Je ne suis qu'une silhouette encore bien faite qui arpente

² Classe dominante norvégienne.

une rue où elle n'aurait pas sa place de jour et je me prends à rêver que je suis fortunée, que je vais retrouver l'homme que j'aime... Au lieu de quoi, je vais quitter Karl Johan et me diriger vers la rue Nedre Slottsgata où personne ne m'attend que ma petite chambre.

Johanne ne comprend pas pourquoi j'ai cessé de voir Edvard. Je n'étais pas amoureuse de lui, voilà tout. J'aimais ses bras, sa gentillesse. Mais c'est tout. J'aurais voulu l'aimer, j'étais amoureuse de cette idée. Mais pas de lui. Non, rien à voir avec Christian (je n'ai jamais aimé personne depuis Christian, je n'ai jamais aimé *que* Christian, dois-je croire, mais cet homme était bien trop riche pour une fille comme moi, je savais bien que ça finirait comme ça) ; rien à voir avec le tremblement que c'était d'attendre Christian, de le voir quelques instants seulement quand il devait rejoindre sa femme, les coups de poignard que c'était de le guetter au coin de la rue Karl Johan et de le regarder passer avec sa femme... Des coups de poignard, mais j'étais vivante. Je veux dire : je l'aimais. Avec Edvard, je n'étais pas si vivante, je ne l'aimais pas. Alors, bien sûr, j'aurais pu faire comme bon nombre de femmes et me marier avec lui. Johanne et maman ne me regarderaient pas avec cet air de commisération...

Edvard et moi, nous avons arpenté plusieurs fois la rue Karl Johan. Nous avons joué les bourgeois. Il me parlait de lui, de sa famille décimée, je lui parlais de moi aussi, nous étions amis, je crois. Parfois, il m'embrassait. Et j'avoue : je ne m'en défendais pas. Alors quand je tournais les talons,

abruptement le plus souvent, Edvard ne comprenait pas. Je m'en veux mais une fois consolée de je ne sais quelle blessure (l'absence de Christian peut-être, ou ma solitude atroce ?), je ne lui laissai brusquement plus aucun espoir de partager quoi que ce soit avec moi. Quelques jours plus tard, je lui revenais, avide d'être de nouveau serrée, furtivement embrassée, pour m'apercevoir une fois encore que je ne trouvais avec lui rien du sel espéré, rien qu'une jolie amitié qui s'essayait à des baisers de cire. Edvard m'en a-t-il voulu ? Sans doute. Mais, à présent, je sais que je n'ai que l'étreinte d'un spectre à lui offrir. Je ne le reverrai plus. Je ne me laisserai pas embrasser une énième fois tout ça pour constater que mon amitié n'a que faire de ses lèvres.

Il est dix-huit heures passées et j'arpente la rue Karl Johan. Christian n'y sera pas. J'invente son ombre dans le dos d'inconnus.

Il y a longtemps, un médecin a dit que je souffrais de mélancolie³. Alors voilà : la mélancolique assemble des boîtes d'allumettes et se rêve de la *Borgerskap*. La mélancolique aime des hommes qu'elle n'aura jamais pour elle seule et congédie avec embarras ceux qui lui montrent un abri possible et à sa mesure...

Je marche lentement. Je retarde le moment où il me faudra gravir les marches miteuses de mon immeuble. Je laisse

³ Ce que nous appelons aujourd'hui « dépression ».

mes mains gantées se balancer le long de mes hanches.
J'aimerais que quelqu'un me voie.

PARIS

1929

*Merci pour la ballade d'hier. J'ai gardé toutes les images. J'étais assez ivre donc je n'avais peur de rien, vous tenir la main, vous dire tout ce qu'il ne faut pas. Ça fait du bien. Tellement de bien que j'ai l'impression que ce n'est pas arrivé. J'ajoute que je pensais tout ce que je vous ai dit. Vraiment. J'étais sincère quant à ces rêves de domesticité bienheureuse... Pourquoi ne vous ai-je pas rencontrée avant ? Je vous embrasse car c'est encore ce que je suis le mieux capable de faire.
Christian.*

J'ai toutes ses lettres sur moi. Il n'y en a pas tant. Lorsque je quitte les grands boulevards, cessant de me prendre pour celle que je ne suis pas, et que je retrouve les sombres abords du canal Saint-Martin, il m'arrive de les relire en marchant. Dans la demi obscurité, je ne vois qu'un mot sur deux. Qu'importe puisque je les connais par cœur. Parfois, je croise des ouvriers avinés alors j'enfourne ces lettres dans ma poche et je presse le pas. J'avise l'eau boueuse, on dit qu'elle recèle des vies entières, le souvenir d'épisodes voués à l'oubli, des objets jetés là et que personne ne retrouvera jamais... J'essaie d'imaginer ces vies englouties. Le jour où j'ai compris que je ne reverrai plus jamais Christian, j'ai

manqué jeter ses lettres dans le canal. Et puis j'ai repensé à ma petite chambre de la rue Saint-Maur et je me suis dit que je ne possédais rien, sinon quelques livres et ces lettres, alors je les ai gardées. Si elle connaissait toute l'histoire, Jeanne dirait qu'il n'y a rien de pire que de rester fixée sur un chapitre révolu et que relire ces lettres me confortent dans l'illusion d'improbables retrouvailles, m'interdisant du même coup tout horizon. Si elle savait, Jeanne dirait surtout que je suis stupide d'être allée m'abîmer dans ce puits sans fond. Comment lui ferais-je comprendre qu'on se sent parfois plus vivante lorsqu'on s'aventure dans l'impossible ? Mais Jeanne ne sait rien. Je porte ces lettres, seule.

Un soir, Christian m'a conduite dans une cour d'immeuble déserte. Nous avons bu. Sa femme était au chevet d'une tante mourante. L'occasion était cruelle mais trop belle. Nous nous sommes serrés comme deux amoureux. « Vous avez encore les mains qui tremblent. – J'ai toujours les mains qui tremblent. Elles me trahissent. Ne me parlez plus de mes mains, je vous en supplie. » Pour la première fois, Christian m'a dit qu'il rêvait parfois de vivre avec moi. Et il a dit qu'il m'aimait. Peut-être parce que je l'avais dit avant. D'ailleurs, il n'a pas dit qu'il m'aimait, il a dit : « Moi aussi ». Ce soir-là, la formule fut donc proférée, et notre future tombe profanée. Il m'a raccompagnée rue Saint-Maur. Main dans la main. C'est arrivé deux fois en tout. Deux fois en un an. Main dans la main. Ma main maladivement tremblante qui, dans la sienne, ne tremblait plus.

Je ne veux plus me rappeler le premier mois. Le mois du déchaînement où Christian souffrait de ne pas me voir chaque jour, où il se débrouillait pour venir m’embrasser chaque soir. Si j’avais su... Non pas que le meilleur fût là. Plutôt que le pire m’attendait. Et que j’y survivrais.

Je n’oublierai jamais le jour où il est venu au magasin choisir un parfum avec sa femme. Nos regards se sont à peine croisés. La torture a duré une demi-heure. Elle ne parvenait pas à se décider. Ce n’était pas lui qui me parlait. C’était quelqu’un que je ne connaissais pas. Quant à elle, elle me méprisait, mais sans violence – plutôt avec la désinvolture inconséquente de ceux qui vous laisseraient crever la bouche ouverte et ne sauraient probablement même pas que vous avez passé l’arme à gauche, pelotonnés dans les vapeurs de leur parfum capiteux. Ceux que je suis bien obligée de vendre pour gagner ma vie.

Il faut croire que la passion que Christian avait pour moi s’est affadie, étiolée, comme ce manteau que j’aimerais remplacer mais que je continue de porter, faute d’argent. La passion s’est donc décousue comme ces tissus bon marché qui ne tiennent qu’une saison.

Je n’ai aimé personne depuis Christian. Et surtout pas Édouard. J’aurais voulu aimer Édouard mais je dois reconnaître que je ne l’ai pas aimé. Et je n’aime plus Christian. Si je relis ces lettres en rentrant du travail, c’est parce qu’elle me projettent dans un temps où j’aimais, où j’étais aimée. Aujourd’hui je suis vide, seule, à marcher au bord du canal,

à n'attirer que le regard des ivrognes. Je voudrais qu'un homme me voie. Mais les hommes ne sont pas là. Pas ceux-là.

Je dépasse les tanneries et les fabriques de faïence qui bordent le quai et je passe devant *Chez Berthe*. Jeanne court en tous sens pour servir sa clientèle assoiffée. J'hésite à entrer. Les hommes parlent fort. Ils doivent débattre de politique, fustiger les patrons.

Je n'entre pas. Je continue mon chemin. Je gravis la rue du Faubourg du Temple.

On dit que c'est la crise. La bourse s'est effondrée. Nous allons tous perdre notre travail. Les magasins et les usines vont fermer. Comment se fait-il que je m'en fiche à ce point ? Je me sens seule comme un rat, c'est tout ce que je sais.

Quand je me demandais : a-t-il fait l'amour avec sa femme cette nuit ? Puis-je espérer qu'il lui restera un peu de désir et qu'il aura envie de moi ? Et quand il ne venait plus à nos rendez-vous. Quand je pleurais, seule dans ma chambre, espérant qu'il allait venir quand même, à l'improviste. Quand il ne venait pas. Quand j'attendais que ça me passe. Et pour lui : que ça revienne. Quand je pensais : le jour où je vous abandonnerai, vous verrez quelle fille je suis, je veux dire : je vous abandonnerai définitivement.

J'étais vivante.

Et là, je suis une morte qui marche.

BERLIN
(2004)

Oublier, Christian, le vide depuis lui, oublier tout ça comme je m'y emploie depuis tant de mois, gravir les marches froides et aseptisées de mon immeuble high tech et me cloîtrer, bien seule, jusqu'à ce que le sommeil tire son rideau, black out.

La première fois que Johanna est venue chez moi, elle a dit qu'elle ne comprenait pas comment je pouvais vivre à Potsdamer Platz. « Tu es née à Prenzlauer Berg ! Venir t'enterrer ici, c'est comme quitter Berlin... » Et elle s'est tournée vers la fenêtre qui donne sur les tours, les reflets mêlés de briques rouges et de verres opaques... Certes, je suis seule à Potsdamer Platz mais je suis loin de tout ce que j'ai voulu fuir et c'est déjà beaucoup. L'appartement est neuf, je me suis achetée un vélo pour sortir le soir et voilà. Ma vie est pliée, pour le meilleur, enroulée dans une chemise cotonneuse et rassurante, pour combien de temps je n'en sais vraiment rien. Et puis, après tout, je n'oblige personne à venir me voir à Potsdamer Platz.

J'abandonne mon manteau sur le canapé (penser à recoudre la manche droite au coude). J'ai les mains dévorées

par le froid glacial, les gants que Johanna m'a offerts ne suffisent pas à m'en protéger.

Comme tous les soirs à la même heure, j'allume une cigarette (trois par jour, pas une de plus si possible) et je m'ouvre une bière. Avant même que j'aie eu le temps de rêver (ou de désespérer), j'entends frapper à la porte. Je baisse le volume de la radio, croyant à une erreur. On frappe de nouveau.

Eduard se tient derrière la porte, un peu ivre, souriant.

– Qu'est-ce tu fais là ?

Il dirige la paume de ses mains vers le plafond, comme accusant le hasard.

– J'ai vu de la lumière, dit-il enfin.

– Tu veux entrer ?

– Tant qu'à faire...

Je le regarde qui s'installe dans le canapé avec nonchalance, toujours souriant. Je m'assois par terre en face de lui.

– Sers-toi une bière, si tu veux.

– Ça va pour le moment. J'ai déjà bien abusé...

– Pourquoi tu n'as jamais répondu à mes messages ?

Il m'observe, hésite, comme dégrisé brusquement.

– Je ne voulais plus te voir. Pareil pour toi, avoue.

– Mais ce soir, tu es là...

– Oui. Ce n'est pas la première fois que je passe en bas de chez toi. J'hésitais et puis là...

– Tu as bu, donc tu es monté.

Il lâche un rire embarrassé. Moi aussi. Il est assez mignon comme ça. Au fond, ça me fait assez plaisir qu'il soie là.

C'est dommage que nous ayons cessé de nous voir. On ferait de bons amis, je crois.

– Tu bosses à la Berlinale ?

J'acquiesce.

– Plantée en haut des marches pour le décorum, à regarder passer des stars qui ne me voient pas...

– Tu ne devais pas décrocher un truc plus intéressant cette fois-ci ?

– Comme jouer dans le prochain James Bond ?

– Par exemple.

– Et toi ? Toujours sur ton émission ? Je l'écoute parfois. C'est curieux de t'entendre. Et de ne plus te voir.

– Ben, cette fois je suis là.

Il est six heures passées. Le jour n'est pas encore levé.

Je ne m'en suis pas défendue. Pourquoi ai-je fait ça ? Il s'est allongé sur mon lit. Je me suis étendue à ses côtés. Je me suis laissée embrasser. Serrer. J'étais bien. Alors je lui ai dit de rester dormir. Nous nous sommes déshabillés. J'avais vaguement conscience que c'était une erreur mais je l'ai fait quand même. Lorsque j'ai aperçu la courbe de son torse, j'ai cru voir Christian. Puis j'ai observé son visage à lui. Je me suis étendue sous les draps. J'ai juste dit : « Mais on ne baise pas. » Il a ri : « De toute façon, on ne baise jamais avec toi. » Il avait un air malicieux. Moi, ça m'a blessée. Après ça, je n'ai pas enrayé l'étreinte. Il a retiré ma culotte. J'avais envie de pleurer. J'avais envie de me taper la tête contre les murs, que l'on me rende Christian, ou n'importe

qui, bon Dieu : mais que l'on me rende un garçon que j'aime et non un malheureux ami que j'entraîne dans les malentendus de ma petite vie. Je l'ai embrassé longtemps, j'aimais le goût de sa bouche. Comme il était pressant, j'ai dit encore : « On ne baise pas, Eduard. » Son corps s'est alors immobilisé et il a poussé un profond soupir. Après un moment, il a dit : « J'en ai marre de toi. » J'ai senti brusquement mes mains qui commençaient à me brûler. « Pourquoi tu es venu ? On est obligés de baiser ?! Moi, je veux juste dormir avec toi. Je n'ai jamais voulu que ça. Pourquoi tu es là ? » J'ai quitté le lit, et la pièce, je suis allée me calfeutrer dans le canapé, sans allumer la lumière. J'ai pleuré. Pour de bon.

Je l'ai entendu chercher ses affaires dans le noir et s'habiller. Il a réintégré le salon et il m'a observé brièvement, il était très loin de moi à ce moment-là. Il a juste dit : « Je m'en vais. » Et il a claqué la porte.

Je viens de recevoir son texto.

Tes contradictions t'appartiennent et ne me regardent pas. J'étais ivre, je suis monté. On ne se reverra plus.

Autrefois, j'étais vivante.

Il m'est arrivé, dans la vie, d'être vivante.

Et là, je suis une morte.

À tâtons, j'allume la radio. J'espère ne pas tomber sur une rediffusion de son émission.

C'est l'heure des infos de la nuit. Le journaliste parle d'une réapparition inopinée et inquiétante de la tuberculose. La consommation excessive de médicaments des européens rendrait très difficile l'éradication de certaines formes persistantes.

L'hiver a relancé son œuvre dévastatrice.
Je déteste la marche de l'éternel retour.